

*Coup de froid sous
le chaud soleil
occitan*



Francis Parisse

Francis Parisse

Coup de froid sous le chaud soleil occitan

© Francis Parisse, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6775-2

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre I

En ce début de mois de juin, un soleil radieux illumine la vallée du Lot. Ce beau coin de nature, du nord de l'Aveyron, aux reliefs accidentés et boisés, dévoile quelques villages perchés sur des éperons rocheux qui dominent la rivière serpentant à leurs pieds. C'est sur un de ces promontoires isolés que Mélodie, une jeune fille des environs, s'accorde une petite balade dominicale. Elle a son arrêt préféré : un beau châtaignier poussant au bord d'un à-pic, où elle fait sa pause avant de regagner Vinzelle, son village natal, niché à environ un kilomètre à vol d'oiseau, le double par le sentier qui la ramènera chez elle. Elle s'était donc assise au pied de l'arbre imposant pour profiter de la vue magnifique sur la succession de collines, quand, assez loin sur le chemin qui bordait le ravin, elle aperçut deux hommes harnachés de sacs à dos. Ils disparaissaient fréquemment sous une élévation de terrain, et Mélodie grimpa sur une branche pour mieux les distinguer. À peine avait-elle pris place que les deux marcheurs dévalèrent la pente herbeuse, puis ils s'installèrent sous la ramure, le dos appuyé contre le tronc. Ils débballèrent salade et sandwichs et mangèrent de bon appétit, tout en bavardant joyeusement. De là où elle était, elle ne voyait que leurs pieds, et pour en voir un peu plus elle se pencha, la main crispée sur une fine branche pourvue de bogues. La secousse en détacha deux ou trois, qui allèrent atterrir sur le crâne d'un des marcheurs.

— Il pleut des châtaignes, dit Philippe, un garçon de vingt-sept ans.

— Oui, voilà de quoi compléter notre dessert, ajouta Corentin de deux ans son cadet. Merci les écureuils.

Philippe leva la tête vit des jambes pendantes et il se leva.

— Il a des jambes de géant cet écureuil.

— Oui, et bien chaussé, ajouta son copain.

— Pourriez-vous vous montrer complètement, qui que vous soyez, que l'on puisse faire connaissance.

La jeune fille glissa vers une trouée de feuillage, démasquant ainsi sa physionomie. Elle était affublée d'un tee-shirt jaune et d'un short marron et paraissait quinze ou seize ans. Son visage fin était agrémenté de deux couettes qui partaient du

haut de la tête et des yeux rieurs lui donnaient un air espiègle.

— Pardon pour cette chute involontaire, fit-elle d'une voix chantante.

— Il n'y a pas de mal, lança Philippe. Mais que faites-vous perchée là-haut ?

— Eh bien, je tiens compagnie à mon petit copain à fourrure, dit-elle prompte à la repartie.

— Il s'est caché ? répondit Corentin sur le même ton.

— Parti.

Ils s'attendaient à ce qu'elle descende, mais elle balançait ses jambes en les regardant, souriante.

— S'il est parti, tu devrais descendre, dit Corentin, se serait mieux pour discuter.

— Avec plaisir. Si l'un de vous peut me réceptionner.

— Pourquoi ne descends-tu pas, comme tu es venue ?

— À reculons je ne suis pas à l'aise.

— OK, et tu choisis lequel de nous deux, jeune fille ? Philippe ou moi. Je m'appelle Corentin.

— Philippe. Avec ses grands bras, il me réceptionnera mieux.

Il les leva et l'accueillit par les aisselles et elle, lui enserrant le cou fermement.

— Merci jeune homme, moi c'est Mélodie. Alors comme ça, vous crapahutez sur les chemins caillouteux de ma belle région.

— C'est notre première journée, répondit Philippe et j'avoue qu'on en bave un petit peu dans les montées.

— Parisien ?

— Oui, à part le Sacré-Cœur, il n'y a pas beaucoup de montées.

— Vous êtes des bouffeurs de bitume extra-plat, quoi !

— Tu as résumé notre quotidien Mélodie, dit Philippe avec un petit rire. À part ta résidence secondaire haut perchée, tu dois bien en avoir une plus confortable.

— À Vinzelle, dit-elle. Deux heures de marche et vous y êtes. Je peux vous accompagner si vous allez de ce côté.

— Avec plaisir Mélodie, le temps de terminer notre dînette. Je n'ai malheureusement qu'un reste de salade à te proposer et toi Corentin ?

— Un reste de sandwich mordu.

— Quelques rondelles de saucissons me suffiront.

Les deux garçons réinvestirent le tronc d'arbre et Mélodie s'assit en tailleur devant eux, et commença à grignoter le saucisson en silence.

— Ainsi tu te promènes toute seule, loin de chez toi, dit Corentin un peu paternel.

— Je suis comme vous, j'ai passé l'âge de demander la permission de sortie à mes parents, répliqua-t-elle un peu brusque.

— C'est la surprise de te voir dans ce coin isolé, reprit-il, nous n'avons pas rencontré âme qui vive depuis 2 h.

— C'est alors la chance de rencontrer une famille de lapin batifolant, ou de voir un cerf faisant les yeux doux à une biche au détour d'un chemin, mais souvent l'été ce sont des bataillons de randonneurs harnachés comme des soldats en campagne qui vont investir mon petit village.

— De caractère, certainement, lança Corentin en regardant son copain.

— C'est ce qui nous caractérise, nous les Aveyronnais.

— Et les Aveyronnaïses, enchaîna-t-il en se voulant galant.

La jeune fille sans se donner la peine de répondre, termina son en-cas et se leva brusquement.

— Eh bien en route, puisque votre dînette est finie. Mes vieilles pierres sont impatientes de faire la connaissance de l'avant-poste venu en reconnaissance, pour le gros des troupes de la haute saison.

Les deux amis remballèrent leurs sacs puis suivirent la fille qui grimpa une pente assez raide d'un pas souple et régulier. Philippe voulu montrer son enthousiasme en la talonnant, tandis que Corentin à la traîne se laissait distancer. La fille, à peine essoufflée, les attendit en haut de la côte suivie de peu par Philippe tout près de

cracher ses poumons et Corentin soufflant comme un âne.

— Pitié pour notre manque d'entraînement Mélodie, hoqueta Philippe.

— Oui ralenti un peu, s'il te plaît, Mélodie. Nous sommes en vacances.

— C'est mon allure de croisière les amis, je vais me régler sur vos pas.

La jeune fille tout en allant, parla de sa région comme une mine de découverte pour les vieilles pierres et ils pensèrent qu'elle allait les mener dans quelques ruines isolées au sommet d'un piton rocheux. Puis allongeant le pas, au débouché d'un petit promontoire, apparut au loin un village adossé à flanc de coteau. Les maisons blotties les unes aux autres, se succédaient jusqu'à son sommet et venaient s'amasser au pied de l'église. Les deux garçons s'arrêtèrent pour admirer la vue.

— C'est Perche... Commença Philippe.

— Merle, coupa-t-elle, tout en s'activant à la cueillette de petites baies noires.

— Tiens, Mélodie est en train de nous cueillir des myrtilles, lança Corentin.

La fille eut un accès soudain de fou rire, et elle lâcha son petit chargement. Le garçon surprit, fixa la fille qui gloussait, tandis que Philippe le détrompa et pensa à du poivre noir en cueillant quelques grains.

— De mieux en mieux, plaisanta-t-elle. On voit bien que vous achetez tout en surgelé. Ce sont des baies de genièvre. On les utilise comme épices. Dans les filets mignons de bœuf, c'est très bon.

Corentin vexé, laissa en plan la fille et son copain, puis rejoignit le sentier d'un pas énervé. Philippe l'exhorta de l'attendre, mais celui-ci ne prit pas la peine de répondre. Mélodie sortit un petit sac plastique de sa poche, puis y versa sa petite provision de condiments.

— Eh ben, il lui faut pas grand-chose pour le fâcher ton copain.

— Il s'en remettra, dit-il en regardant dans sa direction. Bon, je te laisse jeune fille, je pense que c'est mieux.

— Comme tu veux jeune homme. Bonne balade alors. Ravie de t'avoir connu.

— Bonne continuation Mélodie. À un de ces jours peut-être.

— Va savoir. Tous les chemins mènent à Vinzelle.

— À Vinzelle alors, dit-il en souriant, avec un hochement de tête.

Puis il rejoignit Corentin qui marchait à allure soutenue,

— Eh ! tu m’attends, oui ou quoi !

— Eh bien dépêche-toi !

— Tu me fais la gueule !

— Si tu préfères être avec la gamine, je ne te retiens pas !

— Mais qu’est-ce que tu me fais mon vieux ! s’écria Philippe. Détends-toi ! Ça y est. La gamine, c’est du passé. On en parle plus !

— Eh bien j’espère qu’on ne va pas la retrouver encore un peu plus loin. J’aimerais marcher en paix !

— Et moi aussi, un peu plus dans la joie et la bonne humeur ! On vient seulement de commencer notre semaine de vacances je te signale !

Un froid s’installa entre eux. Ils marchèrent sans un mot, Philippe un peu en arrière. Ils gravissaient maintenant une côte assez raide, sous un sous-bois assez touffu, puis il y eut une éclaircie et ils arrivèrent sur la crête d’une colline dégarnie. Essoufflés, ils s’assirent silencieux, sur l’herbe roussie parsemée de genêts et de genévriers. Le village perché, apparaissait un peu sur la gauche, noyé dans une brume légère. Avec les dernières maisons, c’était le désert. Une succession de collines boisées, arides en leurs sommets, s’étalait dans le lointain et allait mourir sous le bleu de l’horizon. Ça et là pointaient quelques constructions en pierre d’un blanc laiteux, sur des parcelles jaunâtres entourées de hauts arbres arrangés en futaies. Corentin sortit sa gourde du sac à dos et but une bonne gorgée d’eau, imité par Philippe. Puis détendu par l’effort de la montée, et par la nature resplendissante, les deux copains retrouvèrent leur complicité et apprécièrent cette halte.

— On se rapproche du village de notre petite sauvageonne, on dirait, dit légèrement Corentin, la gourde à la main.

— Eh bien, allons voir.

Mais ce premier s’était allongé et demandait grâce encore quelques instants. Philippe lui aussi grisé par la marche et la tranquillité des lieux, commençait à s’assoupir, mais se secoua et tapa l’épaule de son copain en l’exhortant de se lever.

Corentin tint à immortaliser cet instant de camaraderie en faisant un selfie avec en arrière-plan le village pittoresque. Debout au bord du ravin, le bras autour du cou de son ami, Corentin prit quelques photos puis ils reprirent le sentier qui maintenant descendait en pente raide, de nouveau noyé dans un épais rideau d'arbres. Puis après montées et descentes successives, ils arrivèrent au pied d'un groupement de maisons, une heure plus tard.

— Vinzelle ! annonça Philippe réjoui, en s'approchant d'un panneau touristique. Le village de Mélodie. « Le village de Vinzelle, bâti sur un éperon de schiste, sculpté d'anciennes terrasses de vignes, offre un magnifique balcon sur les vallées du Lot et du Dourdou, informa Philippe en lisant le panneau. »

— Eh bien, allons le visiter le patelin de la gamine, dit Corentin, qui partait en avant.

Philippe hocha la tête en souriant, puis le rejoignit et ils entreprirent la montée de la rue principale, entre deux rangées de maisons typiques du lot. Les murs épais en pierre de taille, étaient agrémentés de petites fenêtres et volets bancals en bois. La plupart étaient surmontés d'un haut toit pentu en lauze, enrichi d'une imposante cheminée. Ils croisèrent quelques touristes armés de smartphones, prenant des clichés des constructions les plus anciennes.

— Ça nous change des lotissements sans charme de la banlieue parisienne. Regarde-moi ces maisons de caractère comme c'est beau ?

— Ça manque un peu d'animation et de commerces.

— Mais pas d'authenticité. On n'est pas sur la côte mon vieux. Tiens, je vais te tirer le portrait auprès de cette vieille charrette.

— Une petite nana du cru assise sur le tas de ferraille, serait la bienvenue.

— Imagine une charmante demoiselle en robe 1900, les bras autour du cou, lança Philippe goguenard. Attention, ne bougeons plus. Et voilà une petite photo à montrer à ta conquête du moment.

Ils montèrent encore une dizaine de minutes puis arrivèrent à une auberge située sur un à-pic qui dominait la vallée.

— Eh bien la voilà ta réponse. « Au bon vivant. Auberge épicerie. »

Ils rentrèrent dans la boutique qui jouxtait le restaurant. La salle était petite, assez

basse et voûtée, certainement plus que centenaire, où des produits locaux s'étaient sur des planches posées sur des tréteaux. Beaucoup de conserves y étaient alignées, notamment du foie gras, et des plats cuisinés, tels que cassoulets, ou manchons de canard farci. Des fruits et légumes étaient à disposition sur une table adossée au mur du fond. Les deux garçons regardaient indécis, ce côté de la boutique, quand la commerçante, une femme assez forte d'une cinquantaine d'années, qui avait fini avec des clients, vint vers eux. Le visage rubicond, très souriante, elle les encouragea, avec un petit accent Catalan, en les voyant hésiter à acheter ses produits.

— Prenez donc ces cèpes, mes messieurs, ce sont les meilleurs de la région.

Mais les deux garçons regardaient de droite et de gauche l'étalage et déclarèrent joyeusement que s'ils s'écoutaient ils achèteraient tout le magasin. La commerçante rit de bon cœur à cette répartie plaisante des jeunes hommes et voulut mieux les connaître. Ils se firent un plaisir de renseigner une dame aussi gentille.

— Nous logeons dans un gîte, à côté de Conques en Rouergue, annonça Corentin.

— Nous faisons de la marche à la journée, pour découvrir la région, continua Philippe.

— Notre belle région va vous oxygéner les poumons et vous en aurez plein les mirettes. Et avec quelques bonnes conserves fabriquées maison, vous allez reprendre du poil de la bête.

Les deux garçons se laissèrent tenter par un bocal de manchons de canard et un autre de cassoulet, puis prirent une dizaine de cèpes et allèrent régler.

— Vous allez vous régaler, mes messieurs. Ça vous fait 68 euros.

Payant à tour de rôle, ce fut celui de Corentin, qui regarda en coin Philippe et eut un instant d'hésitation. La commerçante, le regardait souriante, attendant son dû, que Corentin s'acquitta en sortant sa carte bleue.

— Revenez donc un soir dans la semaine, à notre auberge. Jeudi, c'est cuissot de sanglier cuit à la broche. La spécialité du chef.

Philippe acquiesça, sans trop de conviction, s'attendant à une addition salée. Ils sortirent et allèrent par curiosité consulter le menu.

— Cinquante euros le menu, s'exclama Philippe.